

La preuve par le pétale

Nicole Kate

Conceptrice, rédactrice indépendante
Rue Mauborget 6, CH – 1003 Lausanne
nk@nicolekate.ch – www.nicolekate.ch/

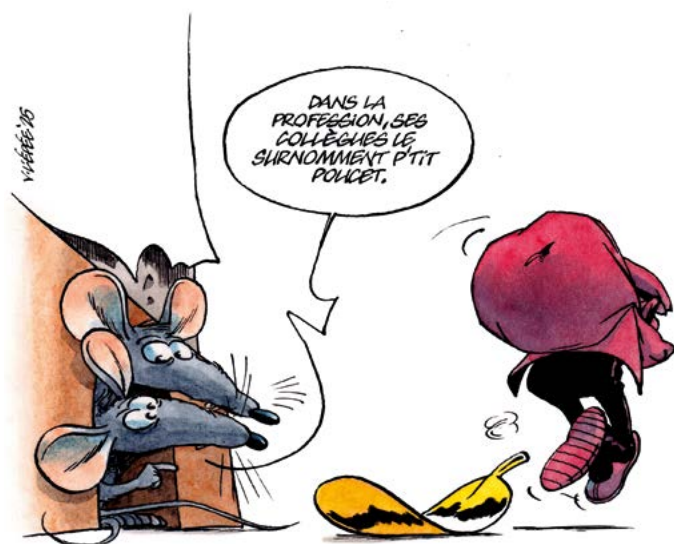
Un seul pétale en moins, et toute la mécanique du crime s'enraye.

Il suffit parfois d'un détail minuscule pour faire vaciller un grand mystère. Au printemps 1952, un pétale en or, tombé sur le tapis d'un salon suisse, allait devenir la clé de l'une des affaires les plus insolites du monde horloger.

Tout commence au château de Burier, sur les rives du Léman. Son propriétaire, Maurice Yves Sandoz, mécène et collectionneur passionné, s'apprête à quitter les lieux pour quelques jours. À l'ordinaire, il prend soin de mettre à l'abri les trésors de sa collection d'automates. Cette fois pourtant, deux pièces exceptionnelles restent dans ses appartements : une cage en or abritant un oiseau chantant, et surtout, un miroir portatif du XIX^e siècle, chef-d'œuvre de miniaturisation signé des frères Rochat, logeant dans sa rose sommitale un colibri mécanique.

Dans la nuit, un cambrioleur bien renseigné attend le passage du veilleur de nuit, s'introduit sans effraction, et disparaît avec un butin estimé à 90 000 francs suisses, dont les deux tiers pour le miroir à lui seul. Mais dans sa précipitation, il commet une erreur infime : l'un des six pétales de la rose dorée se détache, et reste au sol.

La pièce est un bijou d'orfèvrerie et de technique. En or massif, elle est ornée d'émail aux accents ottomans représentant un port oriental sur les rives du Bosphore — probablement le palais de Topkapi — et encadrée de rinceaux colorés. Le manche, lui, est décoré de paysages suisses miniatures, avec les lacs de Brienz et de Thoune en vedettes. Mais ce qui distingue vraiment cette œuvre, c'est son secret mécanique : dissimulé sous une rose d'or, un oiseau automate surgit à l'ouverture, bat des ailes, pivote, ouvre le bec, chante, puis redescend, avant que la fleur ne se referme. Une chorégraphie précise et poétique, logée dans 3,75 cm d'épaisseur. L'ensemble pèse 970 grammes, mais il vaut bien plus lourd sur le marché des collectionneurs.



Les frères Rochat, Ami-Napoléon et Louis, sont les maîtres d'œuvre de ce bijou technique. Actifs à Genève entre 1810 et 1825, originaires de la Vallée de Joux, ils sont les héritiers naturels des Jaquet-Droz, artisans de l'émotion mécanique. Le poinçon FR 121, gravé sur le mécanisme, le confirme discrètement.

L'affaire du vol stagne plusieurs mois, malgré les recherches de la police internationale. Jusqu'au jour où le comte Lamberti, collectionneur florentin, écrit à Alfred Chapuis, historien et spécialiste des automates, pour lui signaler un miroir identique aperçu chez un antiquaire italien. Chapuis reconnaît immédiatement l'objet. Mieux : il sait que s'il manque un pétale, alors il s'agit du miroir volé.

C'est exactement le cas. Le miroir est localisé chez un bijoutier milanais, qui l'a acquis de bonne foi auprès d'un vendeur de Vérone. Il est en possession de la cage,

elle aussi subtilisée. Les autorités suisses et italiennes coopèrent, les objets sont authentifiés... et Maurice Yves Sandoz, soulagé, peut retrouver ses pièces. Enfin, pas tout à fait : il doit racheter son propre miroir pour le récupérer. Le droit international, parfois, a ses caprices.

Aujourd'hui, ce miroir a retrouvé son écrin définitif : il est conservé au Musée d'horlogerie du Locle, au Château des Monts, où il peut enfin être admiré en toute sécurité. Deux répliques approchantes existent — l'une avec boîte à musique, l'autre avec montre — mais aucune ne possède cet oiseau chantant dissimulé dans une rose d'or. Ce miroir est unique, par sa conception, sa finesse... et son aventure rocambolesque. Un chef-d'œuvre d'horlogerie, et un destin à la hauteur de sa mécanique. ■